

## Un démocrate, François Bégaudeau

### Préambule

Dans l'œuvre profuse de François Bégaudeau, qui me déconcerte souvent par ses variations – dans les sujets abordés, les points de vue confrontés, les formes artistiques explorées, et aussi les registres humoristiques qui, des potacheries les plus voyantes à l'ironie la plus subtile, sèment le doute sur la moindre énonciation – **l'affirmation démocratique** m'apparaît comme une rare et remarquable constante. Faut-il y déceler, en-deçà de l'œuvre, un simple constat de fait, la reconnaissance par un citoyen français qu'il a l'heur de vivre dans une « République indivisible, laïque, démocratique et sociale », selon l'article premier de notre Constitution ? Faut-il considérer plutôt que l'écrivain François Bégaudeau, selon l'injonction de Mallarmé dans son *Tombeau d'Edgar Poe* (« Donner un sens plus pur aux mots de la tribu »), décide de prendre au sérieux le mot même de « démocratie » ?

Dans la seconde hypothèse, il choisirait alors pour un temps de parler grec, à la manière de l'antique stratège athénien Périclès :

« Comme notre gouvernement n'est pas dans les mains d'un petit nombre de citoyens, mais dans celles du grand nombre, il a reçu le nom de démocratie. » (Discours rapporté par Thucydide dans *La Guerre du Péloponnèse*, fin du 5<sup>ème</sup> siècle avant notre ère).

Ou du philosophe Cornelius Castoriadis, mettant les points sur les i 2500 ans plus tard :

« Faut-il s'inspirer de la démocratie athénienne ? Qui élisait-on à Athènes ? On n'élisait pas les magistrats. Ils étaient désignés par tirage au sort ou par rotation. Pour Aristote, souvenez-vous, un citoyen c'est celui qui est capable de gouverner et d'être gouverné. Tout le monde est capable de gouverner, donc on tire au sort. La politique n'est pas une affaire de spécialiste. Il n'y a pas de science de la politique. Il y a une opinion, la *doxa* des Grecs, il n'y a pas de science, d'*epistémè*.

L'idée selon laquelle il n'y a pas de spécialiste de la politique et que les opinions se valent est la seule justification raisonnable du principe majoritaire. Donc, chez les Grecs, le peuple décide et les magistrats sont tirés au sort ou désignés par rotation. Pour les activités spécialisées – construction des chantiers navals, des temples, conduite de la guerre – il faut des spécialistes. Ceux-là, on les élit. C'est cela, l'élection. Election veut dire « choix des meilleurs ». Là intervient l'éducation du peuple. On fait une première élection, on se trompe, on constate que, par exemple, Périclès est un déplorable stratège, eh bien on ne le réélit pas ou on le révoque.

Mais il faut que la *doxa* soit cultivée. Et comment une *doxa* concernant le gouvernement peut-elle être cultivée ? En gouvernant. Donc la démocratie – c'est important – est une affaire d'éducation des citoyens, ce qui n'existe pas du tout aujourd'hui. » (*Stopper la montée de l'insignifiance*, 1998)

Autrement dit, si nous prenons au sérieux les mots des inventeurs de la démocratie, les mots des Grecs, de Périclès et de Castoriadis, la démocratie, ce gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple, « n'existe pas du tout aujourd'hui ». Si nous voulons dénommer en toute rigueur nos modes contemporains de gouvernement, nous devons plutôt utiliser les termes appropriés – également empruntés aux Grecs – d'oligarchie (pouvoir de quelques-uns), technocratie (pouvoir des experts), ploutocratie (pouvoir des riches), etc.

Dans toutes ses prises de position politiques, François Bégaudeau ne cesse de critiquer les actuelles oligarchies, au nom d'un gouvernement du plus grand nombre. En cela, il se veut en effet un démocrate radical « à la grecque », à la fois rebelle et *vintage*. Mais là n'est pas à mon sens

l'essentiel car, après tout, les prises de position politiques ne caractérisent pas spécifiquement les écrivains et intellectuels (elles ne sont même trop souvent chez eux que des poses). D'un point de vue démocratique justement, elles n'ont ni plus ni moins de valeur que celles de tout citoyen ou citoyenne, littéralement de **n'importe qui**. Il me paraît plus intéressant d'examiner si l'idée de démocratie nourrit effectivement l'œuvre de François Bégaudeau et, si oui, comment elle y prend forme. Ne prétendant pas à une connaissance exhaustive du territoire tracé et parcouru par cette œuvre, je me contenterai d'y tenter quelques incursions, que j'espère fructueuses.

Une question de méthode préalable : je me contenterai dans un premier temps d'explorer dans un premier temps certains de ses livres, en laissant de côté provisoirement songwriting et performances punk (au sein du groupe Zabriskie Point), critiques de cinéma et réalisations filmiques (en partie au sein du collectif Othon), contributions au théâtre ou à la BD... Parmi ses livres, je laisserai même de côté ses ouvrages les plus délibérément « politiques », comme *Deux singes ou ma vie politique*, pour me concentrer sur certains de ses textes qui essaient de saisir la démocratie en quelque sorte à l'état naissant, loin de la grande scène de l'Histoire, au ras de la vie quotidienne. Ce qui est cohérent avec sa référence à :

« la seule révolution possible, la permanente, la durable, la discrète, la douce et sûre, la quotidienne, la domestique, l'irrépressible pour toutes ces raisons » (*Fin de l'histoire*, 2007, éd. Verticales, p. 135).

Une telle approche de la démocratie relève chez François Bégaudeau, non d'un grand récit, mais de micro-analyses menées à une échelle « moléculaire » (à ne pas confondre pour autant avec une quelconque identité « atomique ») :

« L'atome est l'invariant, la molécule le principe de variation. Briguant les huées forcées des filles du groupe, un prof de licence aimait expliquer ainsi le fait que les atomes sont masculins et les molécules féminines. » (*Molécules*, 2016, éd. Verticales, p. 240)

### Un démocrate, Mick Jagger 1960-1969

<p>Dans cette perspective, <i>Un démocrate, Mick Jagger 1960-169</i> (2005, éd. Naïve et 2014, éd. Folio) est le premier texte à annoncer explicitement la couleur. L'expérience élémentaire qui y est envisagée est celle d'un concert de rock dans les années 60 :</p>	<p>« Qu'est-ce qu'un chanteur de rock ? Qu'est-ce qu'un type qui seulement chante, que n'occupent ni guitare, ni basse, ni biniou ? C'est le premier récepteur de la musique jouée par son band. Avant même le public il est là qui la reçoit en première ligne, aux avant-postes, et aussitôt la rend, la passe à travers lui et la recrache. L'émet aussitôt que reçue, la reçoit aussitôt qu'émise, karaoké instantané. L'émet puis elle lui revient médiée par la foule. Tout cela sur scène, quand vient le soir. La scène est l'épicentre de la grande interactivité démocratique dont Mick est pendant dix ans le maître de cérémonie » (éd. Folio, p.51)</p>
<p>La démocratie surgit au sein d'un collectif, qui n'est ni une unité fusionnelle ni une juxtaposition d'éléments disparates, mais une interactivité orchestre/chanteur/public où le chanteur – en l'occurrence, Mick Jagger – joue le rôle de catalyseur. Elle ne se vit pas d'abord comme une idée mais un échange physique, un passage de courant qui s'effectue dans l'espace-temps bien délimité du concert, pour se prolonger au-delà de lui :</p>	<p>« Mick, à l'extrême bord de la scène, haranguant l'affluence du bras libre de micro, n'ayant d'yeux que pour elle qui n'a d'yeux que pour lui, ils se regardent, se parlent, c'est entre eux que ça se passe, entre eux que passe le courant, et le son est le corps conducteur de ce va-et-vient. » (p. 19)          « Entre Mick et la foule il y a transmission non de pensée mais d'énergie, échange de corps. Mick sent l'époque comme s'il l'avait faite, comme si elle l'avait fait. Rien de magique cependant ; cette co-incarnation n'est rendue possible que par l'exercice on ne peut plus laïc de l'oreille. Chanteur c'est d'abord l'ouïe, c'est d'abord entendre, bien choper la note avant de la reproduire. Mick tend l'oreille à</p>

	<p>l'époque. » (p. 39-40)</p> <p>« Ni musicien ni artiste, ce genre de choses. Beaucoup mieux que ça, beaucoup plus singulier, précieux, historique, populaire : un corps. Pour qui l'admirait Mick fut d'abord une surface parcourue de vibrations électriques, et sur quoi pendant dix ans vint se poser l'humeur de l'époque, ses fantaisies faites couleur, ses audaces faites cuir, sa désinvolture faite cheveux, ses ambiguïtés faites maquillage. S'il eut mille visages, porta mille capes, brilla de mille feux différents, c'est que le temps fut une cabine d'essayage géante. » (p. 52-53)</p>
<p>L'époque à laquelle Mick Jagger tend l'oreille et dont il transmet les vibrations, qui rend possible et démultiplie l'interactivité démocratique des concerts, est celle de la contre-culture des sixties :</p>	<p>« Années soixante, on ne dira jamais assez combien. Combien s'y joua une partition unique (...) Le Désir était dans l'air, c'est-à-dire le contraire de la peur. Le Désir c'est avoir une grosse faim d'altérité. Ça circule, ça se parle, ça s'écoute, ça se caresse, ça se frotte, ça se heurte, ça se tamponne, ça se rentre dedans. Les années soixante c'est un chef d'œuvre collectif, une grande arabesque de groupe où le meilleur comme le pire engagent la planète. C'est tout le monde qui fit Mick beau comme un dieu, c'est tout le monde qui dans le soir californien brandit une arme vers lui. » (p. 19-20)</p>
<p>Dans une telle époque, au mépris de tous les présupposés du bon goût, il n'y a pas de contradiction entre loi du nombre et créativité individuelle :</p> <p>[A noter au passage la comparaison insistante entre le rock des années 60 et le cinéma de l'âge classique – comme deux expériences d'une démocratie possible – sur laquelle il faudrait évidemment revenir.]</p>	<p>« Les Stones n'ont pas été des génies méconnus puis reconnus. Ils sont devenus géniaux parce qu'ils étaient connus. Comme dans les films américains où le héros devient courageux, parce que scruté par son fils ou sa femme ou la voisine d'en face avec des seins comme ça, il n'a tout simplement pas le droit de ne pas l'être. Pour peu que vous y soyez loyal, le nombre vous accule à l'excellence. Notre époque apeurée et peu désirante pense que le nombre couvre barbarie et régression. Les années soixante démontrent le contraire. Le nombre y est une sommation de briller. » (p. 27-28)</p> <p>« Le champ du rock anglais des années soixante ressemble à ce que fut peut-être Hollywood à son âge classique. Une sorte d'utopie communiste libérale où les intérêts économiques et artistiques avancent main dans la main, où talent et commerce s'entre-alimentent, où l'impératif de plaire est gage de qualité, où la concurrence est course à l'excellence. Où les plus forts sont les plus vendeurs, et les plus vendeurs les plus forts. Equilibre miraculeux, fragile, précaire, fil tendu sur quoi se tient souverain le funambule Mick. » (p. 63-64)</p>
<p>Au sein des Rolling Stones – plus que Keith Richard, « plus profond, plus intérieur, plus tripé », plus surtout que Brian Jones, le très doué et morbide fondateur du groupe – Mick Jagger, le funambule nietzschéen, est en phase avec la joyeuse affirmation vitale des sixties :</p>	<p>« Pendant dix ans Mick dit oui à tout, doué pour la vie comme le singe pour la liane. C'est au nom d'elle que Mick n'est pas totalement moral, car la vie pour une part excède la morale. Au nom d'elle que Mick n'est pas totalement dans la musique, car la vie pour une part excède la musique. Au nom d'elle que Mick n'a qu'un pied dans l'art, car la vie pour une part excède l'art. Au nom d'elle Mick n'a jamais foncé dans la défonce, car arrive un temps où ayant ouvert des portes la drogue commence à enfermer, ou de pourvoyeuse de vie elle devient colporteuse de mort. Toujours un pied sur la terre ferme, Mick, et quelques neurones autonomes le rivent vingt-quatre fois par seconde à la beauté ordinaire du monde. Et alors : plutôt renoncer aux vertiges intérieurs qu'à la vie objective si prodigue. Même au plus fort de la débauche Mick ne sombrera pas comme Keith. Ne cédera pas de terrain. Tiendra la ligne. Ne lâchera rien. N'entachera pas dix ans de noces avec le vivant. » (p. 94-95)</p>
<p>Mais il finit par arriver un moment où se referme la période de la contre-culture, minée par la</p>	<p>« Ce soir-là c'est la part noire de Mick qui est étouffée. C'est-à-dire la non-coïncidence à soi du petit Blanc qu'il fut,</p>

<p>violence de la décennie, travaillée par ses propres clivages et tensions, et ce moment arrive en décembre 1969 au festival d'Altamont où, sous les yeux de Mick Jagger, les Hell's Angels massacrent un jeune spectateur noir, Meredith Hunter, qui avait levé une arme dans sa direction. Et c'est alors que le lien de Mick le démocrate avec son époque se révèle tellement étroit qu'il meurt avec elle :</p>	<p>écart qui le fit courir et danser, quand désormais il s'agirait de se reconstituer, de se ressaisir, de se recomposer une identité pleine et non mélangée. A Altamont ces hyper-Blancs de Hell's Angels sauvent Mick des balles du jeune nègre Meredith, ainsi peut se résumer le désastre. En arrivant Mick avait dit : à la fin du concert je ne rejoindrai pas l'hélico accompagné par les flics. A la fin du concert il a rejoint l'hélico accompagné par les flics. Arrive un moment vous passez du côté de l'ordre. Refermée la parenthèse hybride, votre vie s'écoulera dans la compagnie sécurisée des Blanche-Neige. » (p. 112)</p>
<p>Que reste-t-il après la mort ? Que peut-il succéder au moment de l'effervescence démocratique ? Le temps long du spectacle, de la consommation culturelle :</p>	<p>« Désormais les Stones emmenés par Mick mort imposeront leur marque et les foules opineront sur la seule loi du signifiant griffé sur les produits. On parle souvent des artistes gâchés par les attentes du grand nombre. On parle moins du travers symétrique, artistes endormant les foules par le ron-ron de leur nom. Désormais les Stones feront du Stones, rien que du Stones, et au diapason la foule moins talentueuse qu'auparavant révisera à la baisse ses exigences. Fini en tout cas la chimie entre les deux pôles. Je fais la star, tu fais la foule, on se croise plus. Je te livre, tu consommes, on ne s'interfère, on ne s'étincelle, on ne s'allume. » (p. 64)</p> <p>« Mick ne pardonnera jamais à la foule de lui avoir fait peur ce soir-là. D'avoir sans préavis rompu le pacte. Désormais il va prendre les choses en mains, maîtriser, contrôler, verrouiller, cadénasser. Un soir à Altamont, après neuf ans de vitesse folle, de confiance aveugle, et il n'est de confiance qu'aveugle, Mick s'est réveillé et s'est dit je suis au milieu d'une pétaudière, je suis complètement dingue de m'exposer comme ça, le monde est fou et si je m'accointe avec lui je vais le devenir à mon tour, il faut que je trouve un abri sinon je serai bientôt anéanti. C'est cette précaution qui l'anéantira, ce remède qui le tuera.</p> <p>Vous aviez confiance, vous n'avez plus confiance. Vous n'aviez pas peur, vous avez peur. Autrui était une providence, il est une malédiction. Désormais vous vous méfiez. Vous prenez le contrôle des opérations, vous virez le manager en place et montez votre boîte. Désormais vous négociez vous-même vos contrats, on ne vous y reprendra plus, plus rien ne vous échappe, plus rien ne vous échappe, plus rien ne vous échappe, pas une maladresse, pas un lapsus, pas une faute de goût, pas une grâce, vous êtes infaillible, vous ne faites pas d'erreur, vous êtes à tout moment très exactement vous-même, vous inventez un logo à votre image, c'est une langue tirée comme la vôtre, tout est à votre image, vous êtes un petit commerce et vous vous faites tourner, vous capitalisez, vos concerts sont des spectacles et non plus des shows, tout doit y être parfait, vous vous entourez de musiciens nombreux et performants et infaillibles, vous bétonnez autour de vous, vous faites construire une maison, pour y entrer il faut un code, et après le code parler dans l'interphone, vous êtes protégé, vous êtes à l'abri, vous avez l'abri que vous demandiez qu'on vous donne, vous êtes coupé de tout vous êtes mort. » (p. 106-107)</p>

## Jouer juste

<p>Avant <i>Un démocrate, Mick Jagger 1960-1969</i>, dans son premier récit <i>Jouer juste</i> (2003, éd. Verticales et 2008, éd. Folio), François Bégaudeau, sans encore prononcer le mot de « démocratie », avait déjà proposé une expérience moléculaire analogue à celle du concert de rock des années 60. A vrai dire, il s'agissait même, plus ambitieusement, d'une triple expérience, celle d'un match de coupe d'Europe de football, celle d'une relation intime de couple, et enfin celle d'une écriture essayant de nouer les deux précédentes, à travers le soliloque d'un coach face à ses joueurs dans les vestiaires avant la prolongation décisive, entremêlé à une sous-conversation avec Julie, son amoureuse perdue.</p>	
<p>Au début du livre, voilà déjà un exemple de la manière dont le flux verbal s'organise, les deux discours du coach s'entrelaçant dans la rumination désabusée d'un « rien de nouveau sous le soleil » :</p>	<p>« Rien de nouveau ne viendra d'eux, ils sont le même, l'invariant, l'immuable, ils s'en piquent et s'en légitiment, mis à mal par une objection nouvelle ils disent de tout temps machin, de tout temps tout ça, de tout temps machin tout ça, de tout temps les hommes ont voulu posséder ont voulu le pouvoir ont voulu la guerre de toute temps les hommes ont eu soif de découvertes et de conquêtes de tout temps ils ont eu des bras et de la moustache de tout temps cotcotcotcot, avec Julie nous sommes partis de très loin, nous nous sommes érigés sur des fondements de tous les temps, sur des millions d'années d'immémorial qui nous inclinaient à la laideur et nous avons été laids, je l'ai vue, elle m'a vu, c'était elle, c'était moi, c'était merveille, c'était comme naître, c'était une mer qui s'ouvrait, nous y étions, nous avons trouvé, nous nous sommes embrassés sur la bouche et nos corps escomptaient davantage, ils se sont joints et ne voulaient plus se détacher (...), elle me caressait le front et nous nous repaissions de notre histoire encore fraîche, glosant ses prémices, surdramatisant ses nœuds, c'était notre histoire, imbue d'elle-même et sincère, effroyablement sincère, passionnelle à en mourir, nous subissions, nous ne savions pas, de prime abord nous ne pouvions pas lutter, cela venait de trop loin, du plus bas, la passion est la rumination originelle du troupeau humain. » (éd. Folio, p. 12-14)</p>
<p>Pourtant le coach voit dans le football une expérience humaine susceptible d'apporter du nouveau et même d'ouvrir à l'infini, à condition de s'assumer comme « jeu juste », c'est-à-dire échange de passes en mouvement, interaction collective de corps, immanente à un espace fini :</p>	<p>« Je ne vois qu'un rectangle semé d'herbe, à peu près cent mètres de long et soixante-dix de large, compliqué de lignes droites ou courbes variablement nécessaires au jeu, flanqué d'un but aux deux extrémités de sa longueur et à mi-largeur, le jeu a lieu ici, pas ailleurs (...) Jouer juste consiste d'abord en cela, écumer le champ et que nos trajectoires découvrent ses lignes implicites» (p. 37-38)          « Je voudrais que notre jeu tienne tout seul, je voudrais une équipe qui ne se soutienne que d'elle, moi multiplié par toi égale nous multiplié par toi plus moi égale nous puissance toi et moi, j'aime quand du football c'est l'essence collective qui est déclinée, j'aime un but construit à onze et schématisable en une figure aussi inédite qu'est subtil le système de passes qui y a présidé, j'aime le joueur à qui le</p>

	<p>juste examen synthétique des déplacements de tous les autres permet l'exécution d'une passe qui inaugure une chaîne limpide de transmissions tactactactac, celui en somme capable de se représenter le champ en mobilité à la fois actuel et potentiel des vingt-deux protagonistes. De cette orientation générale le jeu en triangle est la réduction quintessentielle. » (p. 45-46)</p> <p>« Les moins fielleux parmi eux pensent que par trop tactique notre jeu est limité et hermétique à l'imprévu qui disent-ils est le véritable infini, pour une fois ce n'est pas idiot mais selon nous l'infini est dans la passe, dans la divine aptitude à se projeter par elle au-delà de soi, et peu importe que cela ait été répété mille fois à l'entraînement, peu importe la mornitude des coulisses, si vous étincelez sous les projecteurs, c'est leur jeu à eux qui, spontané, campé sur l'humain, se résigne à la finitude, le plus rapide court plus vite que plus lent que lui, le plus grand est plus grand que plus petit que lui, le plus brun a les cheveux plus bruns que moins brun que lui, tout joué d'avance, tout plié, fatalité, généalogie, sociologie, malédiction, tragédie, saloperie. » (p. 50-51)</p>
<p>L'expérience du match de football ne se limite cependant pas au jeu bien huilé d'une équipe, elle englobe aussi, dans l'espace du stade, l'autre équipe, les entraîneurs, le public, les commentateurs et s'ouvre peut-être à tout un univers social au-delà du terrain de jeu. C'est dans la coexistence difficile de ces éléments hétérogènes, divergents, dissensuels que l'expérience pourrait se révéler à proprement parler démocratique mais c'est là aussi que, dans le discours du coach, inévitablement elle se brise, dans la confrontation à l'altérité radicale, à « eux » - les adversaires, « les Anglais », « les insulaires », mais aussi d'une manière latente les joueurs mêmes de l'équipe formée par le coach, tous les gardiens du « de tout temps » - qui ne jouent pas le jeu :</p>	<p>« Il y en a qui n'ont pas de scrupules à produire une passe dans des conditions d'inconfort telles que leur partenaire ou présumé tel doit se mettre à plat ventre pour avoir une chance de récupérer le ballon, ainsi procèdent les Anglais, ils font des passes pour personne, ce sont des insulaires, beaucoup d'autres font comme eux, la parcimonie les endort, le petit périmètre les ennuie, ils disent de notre jeu qu'il est étriqué et laborieux, ce qui est vrai, notre jeu est d'abord étriqué et laborieux parce que le geste parfait n'advient que conditionné par une somme de protocoles moléculaires, parce que le travail est long et rare la grâce, eux voudraient qu'elle leur tombe dessus tout de suite, ils ferment les yeux et le nez orienté vers le ciel balancent de longues passes, mille étapes brûlées, dont l'improbable réception, si par extraordinaire correcte, n'a quoi qu'il arrive pas créé de décalage et trouve un joueur en mauvaise posture et condamné à son tour au miracle immédiat, tout à refaire, rien de changé, stagnation au commencement, appesantissement au plus bas, tout sans penser. » (p. 25-26)</p> <p>« Le champ vert ils l'appellent bout de gazon et ne lui trouvent de l'intérêt que s'ils y importent des éléments annexes, ils disent qu'ils gagneront s'ils sentent que leur ville est derrière eux, qu'ils feront le match de leur vie car l'orgueil les meut, qu'ils ont perdu parce que le mois de février ne leur réussit pas, moi je ne vois pas de ville ici, encore moins d'orgueil ou de février, je ne vois qu'un parallélogramme vert. » (p. 38)</p> <p>« J'aime que le collectif soit davantage que la somme de ses composantes quand eux ne jurent que par l'effort d'un seul, le collectif leur est invisible, ils n'y entendent rien et partant s'ennuient, la passe leur semble une unité négligeable et improductive, et l'enchaînement de passes un pis-aller en attendant qu'un des onze se dresse et prenne seul les devants, il est mal en point le pays qui a besoin de héros a dit à peu près je ne sais plus qui, on le voit bombant le torse s'arroger le ballon et partir à l'aventure en solitaire, accélération sur vingt mètres, tir de loin, reprise de volée intégrale ou retourné en ciseau, eux ne jurent que par cela, ou par ce qu'ils appellent une mine, une praline, une patate de trente mètres, et dans tous les cas pan !, fusil, puissance de feu, foudre divine, éclair du</p>

	génie, épanchement statique du moi triomphant. » (p. 46-47)
<p>Pour le coach, il s'agit d'un combat perdu d'avance contre l'immuable bêtise et c'est pourquoi son monologue exhale un parfum en fin de compte aristocratique, celui d'un loser désenchanté qui garde seulement la fierté d'avoir joué juste, d'avoir vécu une belle parenthèse de l'histoire :</p>	<p>« Il n'y aura rien à en dire sinon que ce n'était pas grand-chose, une erreur de jeunesse et l'aveuglement afférent, nous n'avions pas toute notre tête direz-vous, il y avait cette folie de croire que le vieux jeu était subvertible mais aujourd'hui nous avons compris que non, qu'il faut faire avec et s'y distinguer autant que possible. Je vous y vois déjà car c'est du déjà-vu, vous deviendrez de vrais professionnels, vous serez des gens responsables, hygiène de vie équilibre cotcot, vous serez performants, vous musclerez votre jeu comme ils disent. » (p. 56)</p> <p>« L'horizon n'est pas une juste fin, il est trop loin et le global trop grand, tout cela ne nous est rien, à nous ne sont échues et c'est tant mieux que des grâces mineures, glissées dans les creux du temps, soudain au creux d'un match quatre passes en trapèze tactactactac acrobatie puis plus rien jusqu'à la prochaine figure, plus rien que l'histoire en marche de leur victoire, sur la durée nous sommes toujours perdants, les grands récits nous laissent pour morts, seules les parenthèses nous ravivent, ce soir la parenthèse a duré une heure mais les minutes qui ont passé depuis et qui passeront maintenant profilent notre défaite (...) Dans une demi-heure ils le sentent ils seront champions d'Europe, ce sont des choses qu'ils sentent, l'habitude de la victoire leur a forgé cette intuition, dans une demi-heure ils seront champions d'Europe et brandiront à bout de bras le trophée dont on afflige les misérables vainqueurs, et nous nous aurons perdu mais nous ne nous suiciderons pas, ce soir nous pourrions nous laisser mourir comme mille fois auparavant mais pour la millième fois nous resterons vivants, ce soir pour la millième fois quelque chose nous retiendra dans la vie, quelque chose oui, trois fois rien, un fil, un de ces fils qui ne se voient pas et ne tiennent qu'à eux-mêmes, après chaque défaite nous pourrions mourir mais à chaque fois nous retient la conviction furtive, précaire, ténue, réversible, la conviction dis-je d'avoir joué juste. » (p. 101-102)</p>
<p>Dans le monologue du coach, le constat de la défaite du « jouer juste » au football entre en résonance avec la désagrégation de sa relation amoureuse avec Julie. Il a voulu aussi construire cette relation comme une expérience démocratique, en la désengluant de l'identité fusionnelle et même du petit jeu prévisible à deux pour en faire une autre sorte de jeu collectif à base de triangle :</p>	<p>« Je voulais d'un amour qui ne tienne que par son style, d'un amour sans contenu, d'un amour sans fond (...) J'avais dit à Julie il y a toi il y a moi mais s'il n'y a pas un autre truc nous n'irons pas haut, deux ne suffit pas, elle a dit et trois mène à tout ?, j'ai dit j'aime à le croire, j'aime que le collectif soit davantage que la somme de ses composantes. » (p. 45-46)</p> <p>« Un soir après un silence où sourdait une discorde elle a dit tu m'as choisie mais n'importe qui aurait pu l'être, j'ai dit peu sont capables autant que toi de réaliser ce que peut-être nous réaliserons, elle a dit je ne vaudrais donc à tes yeux que comme partenaire ? A cela j'aurais pu répondre en effet qu'à tout prendre le jeu importe davantage que les joueurs, que le toi et le moi sont dérisoires au regard de ce qu'ils fabriquent, et, citant je ne sais plus quel cinéaste, qu'on pourrait faire jouer des chaises à la place des acteurs, j'aurais pu dire tout cela mais je me suis tu. » (p. 48-49)</p>
<p>Mais voilà, cela n'a pas fonctionné. Comment un tel prétendu jeu collectif aurait-il pu fonctionner, alors qu'il n'est que le fantasme du je je je du soliloque, le triangle supposé mener à tout dérivant sans surprise vers une caricature vaudevillesque ? La voix de Julie peine à se faire</p>	<p>« Elle a dit ta méthode est invendable, elle ne sied qu'à toi, regarde-toi tu joues tout seul, tu pars un moment et quand tu reviens tu me dis combien tu as progressé et j'ai peine à sourire parce que moi je n'ai pas avancé d'un millimètre, depuis quelque temps je plafonne parce que nous arrivons à un point qui est un carrefour et nos routes s'y séparent, tes exercices sont pensés pour ton corps et pas pour le mien, structurellement il y a un hiatus, j'ai dit structure</p>

<p>entendre dans le texte de <i>Jouer juste</i>, de même qu'aucune présence féminine n'y perturbe les matchs de football (pas plus que les concerts de rock dans <i>Un démocrate, Mick Jagger 1960-1969</i>, où la seule trace d'hybridité du personnage est dans l'allusion à la « part noire » du jeune Mick, perdue à Altamont). La voix propre, dissonante de Julie s'affirme tout de même peu à peu, d'une manière biaisée et ambiguë, au style indirect à l'intérieur du monologue du coach. Elle semble toujours lestée du poids d'un déjà vu déjà perdu, d'un « éternel féminin », c'est en tout cas ainsi que le coach ne cesse de la percevoir diffractée, mais elle pose obstinément sa différence :</p>	<p>fatalité tragédie saloperie, elle a dit tu peux faire le malin avec ta bouche mais tout m'est moins facile qu'à toi parce que mon corps est d'une femme et hélas ce n'est pas rien, moi hélas c'est mon corps tout entier que je dois travailler à détacher. » (p. 65-66)</p> <p>« Tu dis structure saloperie mais tu ne te figures pas les milliers d'années dont se souvient le corps d'une femme, dont mes visiteurs aussi se souviennent, je les vois faire, ils s'avancent vers ma porte, y frappent ou la passent avec moi selon les cas, s'aventurent timidement dans l'appartement, ne prennent pas les devants, attendent qu'un geste les y invite et une fois que je l'ai fait se renversent sur moi et procèdent doucement et cette douceur est insupportable parce que je sens qu'elle nous trahit toi et moi, alors j'essaie d'être un peu plus sèche et donc je suis une pute, les plus grossiers parmi eux s'en réjouissent, les autres m'en veulent et ceux-là je les aime, un peu seulement mais c'est déjà trop, pute ou amour dans les deux cas nous perdons, pute je perds toute seule et amour nous perdons tous les deux et cela viendra, si nous continuons cela viendra, il faut cesser ce jeu, interdis-moi ces infidélités elles sont au-dessus de mes forces, tiens-toi plus près et empêche-moi, j'ai dit ce ne sont pas des infidélités, elle a dit j'essaie de te faire comprendre que si mais tu n'entends pas. » (p. 67-68)</p> <p>« Pour ce que tu aimerais je ne suis pas l'homme qu'il faut, je ne peux pas être à la fois moi et l'homme qui vient nier que j'ai pu seulement exister, à la fois l'homme qui vient après, il ne faut pas en demander trop, elle a dit tu m'en as demandé trop. » (p. 69)</p>
<p>Et c'est Julie en fin de compte qui décide de mettre fin au jeu fantasmé par le coach :</p>	<p>« Un soir Julie a dit il arrive quelque chose, il arrive ce qui devait arriver, j'ai dit fatalité tragédie saloperie, elle a dit l'un d'eux m'aime et j'aime comme il m'aime cela devait arriver (...) Ce qui m'arrive là-bas n'efface rien, c'est autre chose, quelque chose qui ne pourrait venir de toi tu as raison, c'est de l'amour dans la vie, avec l'autre nous marchons dans la vie, je vois pointer ton sourire mais ne souris pas car je suis heureuse et j'ai mal, lui et moi cheminons à travers la vie, main dans la main parfois c'est vrai et c'est ridicule mais c'est le prix à payer et nous y sommes, il y a des gens, il y a des objets, il y a aussi des arbres et des feuilles et c'est bien, pas la nature à travers eux, non, pas les cui-cui et la paix des dimanches, rassure-toi je ne suis pas tombée si bas, par arbres et feuilles j'entends le vent qui souffle dedans et nous arrive frais sur le front et nous ne disons rien, c'est un amour con comme le silence. » (p. 73-74)</p>
<p>Dans <i>Un démocrate, Mick Jagger 1960-1969</i>, le oui à la vie est du côté du jeune Mick hybridé, qui incarne le jeu des sixties. Dans <i>Jouer juste</i>, il se situe du côté de Julie, quand elle ne joue plus le jeu du coach. Ni le match de football ni la relation amoureuse ne m'apparaissent dans <i>Jouer juste</i> comme des expériences démocratiques pleinement convaincantes ; mais l'écriture du livre, qui parvient à nouer au cœur d'un même soliloque les deux voix dissonantes de Julie et du coach, bien davantage.</p>	



## Fin de l'histoire

<p>Dans <i>Fin de l'histoire</i> (2007, éd. Verticales) une femme émerge cette fois au premier plan, en la personne de la journaliste Florence Aubenas. L'événement moléculaire scruté ici par François Bégaudeau est celui de la conférence de presse tenue par la journaliste le 14 juin 2005 lors de son retour de captivité en Irak. Située dans un espace-temps bien délimité – 45 minutes dans une salle du Press Club à Paris – la conférence se déploie comme un jeu interactif entre Florence Aubenas, les confrères, amis et officiels qui peuplent la salle et un spectateur particulier, l'écrivain narrateur de <i>Fin de l'histoire</i>, avec en hors-champ la société française, la politique internationale, les guerres en Irak et au Moyen-Orient, l'Histoire en marche. L'écriture du livre entremêle deux récits, comme dans <i>Jouer juste</i>, mais ils ne sont pas cette fois insérés dans un monologue subjectif : ils sont portés par deux voix distinctes, celle de Florence Aubenas, dont l'intégralité des propos lors de la conférence est reproduite en italiques, et celle de l'écrivain narrateur qui tente un dialogue à distance avec elle. Dans le décalage des deux voix un principe de variation est cette fois à l'œuvre qui fait émerger une improbable, merveilleuse et intense expérience démocratique.</p>	
<p>Le 14 juin 2005 dans la salle de conférence du Press Club, tout est en place pour une de ces opérations de communication dont notre époque apeurée raffole, qui habillent le chaos du monde, le revêtent des signes d'un ordre immuable : douleur des victimes, cruauté des bourreaux, manœuvres habiles des négociateurs, scoops des reporters, avis sagaces des experts en géopolitique et, en arrière-plan, l'Histoire avec ses guerres et ses révolutions, son grand récit et ses petits secrets. Dans son discours en marge de la conférence de presse, le narrateur, érigé ironiquement en décrypteur super-clairvoyant, nous résume l'Histoire comme machine de mort :</p>	<p>« Où l'Histoire passe la vie ne repousse plus. Concours de ball-trap ininterrompu avec pour assiettes les gens, les gens, les gens..., mot le plus débile du monde et il n'y a pas d'autre. Jadis germa en d'aucuns le rêve d'aiguiller la locomotive de l'Histoire dans le bon sens, dans le bon sens populaire, et que l'Histoire serve les gens il n'y a pas d'autre mot. Normal. A l'époque on ne pouvait pas se douter que le remède exacerberait le mal. La vraie folie durable est qu'il se trouve encore des millions d'âmes pour croire au ralliement de l'Histoire à des desseins qu'elle a mille fois feint d'épouser pour mieux les retourner, comme des espions. Il se trouve encore de la chair pour adorer le canon où on la fourre, et des gens, pas d'autre mot, pour croire encore à la bonne foi du missile qui a niqué et reniqué leur jardin, une fois c'était en plein barbecue, quatre enfants morts et deux cockers déchiquetés mais tant pis ça fait rien. Pas rancuniers. Il faut les voir, au moindre signal, à la moindre condition objective, se passer le fusil en bandoulière pour reprendre la lutte finale encore, la lutte qui n'en finit pas d'être finale depuis deux cents ans. Pas lassés. Ont pas eu encore leur content de martyrs et de prises de pouvoir qui doublent la terreur exercée par les destitués. Finiront pleurant leur mère plaqués contre un mur souillé du sang de leurs prédécesseurs en attendant que les fusils en faisceau exécutent une sentence sans</p>

	<p>procès. Ne s’y prendraient pas autrement s’ils voulaient mourir, c’est à croire que. En attendant qu’arrive ce grand soir de leur vie, ils se documentent, se font machine à explorer le passé pour que plus jamais ça, pour être sûrs à l’avenir de faire bien différemment la même chose. Ils lisent des livres. D’Histoire. Analysent les rapports de force et tout. Prennent des airs de raison d’Etat, des airs de La Lutte c’est pas une poésie mon pote, on fait pas d’omelette sans casser les gens c’est le mot. Ils savent qu’en face on ne leur fera pas de cadeaux, mais la prochaine sera la bonne, là ils ont bien potassé l’affaire, ils ont bien décrypté les techniques de la dégueulasserie universelle, ils sauront deviner toutes les anguilles hostiles sous toutes les roches. » (p. 19-20)</p>
<p>Un pas de plus dans le décodage, la révélation de la virilité de l’Histoire, créant et entretenant le clivage des genres :</p>	<p>« L’Histoire c’est les hommes. S’ennuient d’eux-mêmes, tout pétés, tout troués, ontologiquement déficitaires, manquent d’être comme le diabétique de sucre. Pas à l’aise dans la vie ils s’agitent dans tous les sens, vont le faire payer à quelqu’un, vont délocaliser vers autrui la petite guerre intérieure qu’ils se font pour exorciser le vivant en eux. L’Histoire c’est les hommes qui s’excitent et les femmes qui ramassent, cherchez pas plus loin. Les hommes et les femmes ça n’existe pas ? La différence sexuelle est une construction culturelle ? Ce n’est pas à moi qu’il faut le rappeler, c’est à l’Histoire. C’est elle qui divise. Elle qui sexue, elle qui partage l’humanité en deux groupes assignés à des fonctions déposées sous enveloppe cachetée à la cire des siècles. (...) Les hommes catapultent les maisons, les femmes tiennent la baraque. » (p. 55-57)</p>
<p>Dernier moment du décodage, le long, drolatique et très surjoué développement du narrateur sur les différentes étapes de la sortie des femmes de la baraque, d’une libération de leurs corps et de leurs paroles :</p>	<p>« qui a consisté a déjoué les pièges successifs conçus par les hommes pour neutraliser les femmes. » (p. 122)</p>
<p>Dans la troisième et ultime étape du pénible processus de leur libération, les femmes finissent par obtenir des hommes tout ce qu’elles demandent :</p>	<p>« Vous voulez parler ? Eh bien parlez. Voici des tribunes dans les journaux. Voici des maisons d’édition qui ne se limitent pas aux écrits d’alcôve. Voici le vote, voici des sièges à l’Assemblée. Voici des nations à diriger, des palais de l’Elysée à conquérir, des entreprises à manager (...) Que demande le peuple des femmes ? Que pourrait-on lui offrir qu’on ne lui ait offert ? Le problème est réglé, moyennant la diffusion mondiale de sa solution. Bientôt toutes parleront, gouverneront, philosopheront, filmeront, démiurgeront, impulseront de grands chantiers esthétiques et sociaux et écologiques. Le progrès est indéniable. Ses effets, immédiats. Vérifiables. Les cerveaux des uns conjugués aux cerveaux des unes pulvérisent chaque jour le record de masse neuronale en activité à un instant T de la vie de la planète. Dossier classé (...) Or c’était aussi un piège. Le troisième et dernier en date, coulé dans le moule d’une époque caractérisée par l’apparent apaisement des dissensus. En prenant ce qu’on leur tendait et qu’elles avaient légitimement réclamé, les femmes sont tombées dans le piège de l’Histoire, dans le piège du masculin. Les hommes ont réussi à leur faire croire à ce à quoi, dépressifs définitifs, ils ne croient pas eux-mêmes, c’est-à-dire aux hommes. La gravité, le sens des enjeux, la solennité des gestions de crise sont des fuites en avant de l’incrédulité avec laquelle les hommes s’appréhendent eux-mêmes. Et voilà qu’introduites dans les palais les femmes prennent très au sérieux cette mascarade du sérieux. Voyez-les, plus royalistes que le roi, plus républicains que les républicains,</p>

	très très responsables, très très très compétentes, offensives et tout, convaincues que le monde a un sens et une destinée dont elles sont comptables (...) Si les hommes constituaient un modèle, il faudrait se réjouir que tout le monde l'épouse. Mais adoptant la geste masculine, les femmes redoublent un vide, pérennisent une imposture qui n'aurait bientôt plus trompé personne. » (p. 126-128)
C'est précisément le même piège qui attend Florence Aubenas lors de sa conférence de presse. Comment va-t-elle le déjouer, elle qui a été condamnée pendant des mois au silence dans sa geôle et qui a plus que tout envie de parler ?	« Pendant cinq mois, c'est pas sa famille qui lui a manqué, pas les Vins divins de son Pays, ni ses livres si elle lit, ni ses enfants si elle en a, ni les crèmes hydratantes de sa salle de bains si elle habite quelque part. C'est parler. Là on lui offre une plage de quarante-cinq minutes, quarante-cinq minutes de talk-show prononcez à l'américaine, trop beau pour être vrai, elle s'en lèche les babines avec sa langue bien pendue, la vie c'est parler ou alors c'est pas la peine, pour le silence on a toute la mort devant soi. » (p. 23)
Pour nous le faire saisir, le narrateur n'a plus à ajouter aucun commentaire, il lui suffit – et c'est toute la beauté de <i>Fin de l'histoire</i> , mais il lui fallait pour y parvenir tous ces détours et préparatifs, tout cet art culminant dans son propre effacement – de restituer la présence de Florence Aubenas ce jour-là, la parole pleine et entière qui émane de sa bouche et de tout son corps, dans un dispositif, oui démocratique, qu'elle a elle-même bricolé au sein de la salle de conférence.	
C'est d'abord une affaire de positionnement, de posture, de mise en scène :	<p>« Elle. Est. Arrivée. En avance. Elle est arrivée en avance, dérogeant au protocole tacite qui veut qu'en ces circonstances celui ou celle qu'on attend se fasse attendre, le faible est demandeur le fort régule l'offre – elle, pas de ce pain-là. Modeste ni immodeste : démocrate. Si chacun vaut chacun elle vaut chacun elle est une star, si chacun vaut chacun elle ne vaut pas mieux que chacun elle est un caillou. Etoile et poussière, tête haute profil bas, déteste le pinacle autant que le pilori. Jamais impressionnée, jamais impressionner. Crépitée par cinquante flashes en ce moment, ok il le faut bien, sa brûlante actualité vaut ça, mais un peu voûtée sur son assise elle compense. » (p. 9)</p> <p>« Pendentifs coquets scintillants sous les projecteurs aujourd'hui, lunettes de soleil relevées en serre-tête pour ne pas offrir aux caméras leur propre reflet, apprêtée pour plaire et pour donner un minimum de gages, dissiper la suspicion de camionneuse, l'absence d'effets se voit comme un camion au milieu de la figure et alors on ne l'écouterait plus qui est venue parler.</p> <p>Le minimum donc pour se faire entendre, un peu de rouge un peu de lèvres, elle est arrivée en avance comme à ses premières boums et s'est posée là devant un parc de chaises, accoudée à la table nappée d'un tissu noir qui tient lieu de démarcation entre la supposée étoile qui pontifie et les supposées poussières qui auditoirent. Derrière elle, un grand panneau où se répète comme motif de tapisserie le nom du club qui accueille cette performance prononcez à l'américaine. C'est la scénographie conventionnelle, elle s'y plie sans broncher bien qu'elle l'eût volontiers foutue en l'air tout à l'heure en arrivant, volontiers fait valdinguer cette table de banquet et la grappe de micros estampillés qui lui chatouillent maintenant le menton. Nouvelles dispositions d'esprit = nouveaux dispositifs, elle parlerait debout, d'homme à homme, affrontant en pied</p>

	l'assistance, à voix et à mains nues, elle le peut, elle a du coffre on l'a entendu à l'aéroport trois jours avant, il lui tarde d'en refaire la démonstration prononcez à l'américaine, c'est pour ça qu'elle est en avance dérogeant au protocole, se demandant qu'est-ce qu'on attend ? sous sa joviale placidité. » (p. 10-11)
Et le sourire, pas n'importe quel sourire :	« Sourit. Si elle avait dû mourir pendant ces cinq derniers mois, ç'aurait été avec un sourire pour ses bourreaux. Pas le magnanime de la martyre promise à une postérité parmi les nues, juste la gratitude d'avoir vécu et le souvenir de comme c'était bien, dites-leur juste qu'on a été heureux, que la vie est si grande que la joie d'en être tord le foie. Si vaste la vie que même un géographe aguerri la quitte frustré de ne l'avoir qu'au millionième arpentée, avec le sourire comme elle arrivée en avance, sourire pas motivé, quintessence du visage (...) Seule chose à dire d'un visage : souriant, pas souriant. Tout le reste est peinture. Sourire déjà c'est tout un programme, c'est le postulat englobant de ce qu'elle est venue dire faire aujourd'hui. » (p. 13)
Et le courage, pas n'importe quel courage :	« Et l'on salue son héroïsme, et son immense courage, et pourquoi pas si le courage n'a rien à voir avec la bravoure – ça c'est le lexique de l'Histoire pleine de chevaliers qui sans peur partaient se faire empaler sur une lance, inimaginables blaireaux. Courage, oui si courage veut dire le réflexe de vivre, l'incroyable obstination à battre du cœur. Courage ce n'est pas un mérite, c'est une merveille. C'est merveille comme après s'être pris quatre cents portes dans la gueule les gens continuent à vivre, et à cela il n'y a pas de mérite parce que, sauf à couvrir une dépression, en général vous tranchez spontanément la question de vivre ou mourir. Elle n'avait pas vraiment le choix, et pour tout dire pas grand-chose d'autre à foutre dans sa cave que de s'occuper de survivre. N'importe qui aurait fait pareil. A ceci près, c'est vrai, que certains n'auraient pas tenu, et courage désigne alors non pas tant la volonté de vivre que le potentiel d'énergie vitale qui le permet. » (p. 40-41)
Et la politesse de l'humour, du récit vivant, de la légèreté discrète, du mot juste, du détail qui tue. Un seul exemple parmi vingt autres (avec tout de même une petite glose ici du narrateur, qui ne peut se retenir de saluer l'artiste) :	« A partir de là euh... dans cette seconde maison euh... y a eu tout de suite une espèce de mise en condition, c'est-à-dire qu'ils m'ont enfermée dans une pièce, ils m'ont dit voilà voilà tu enlèves tous tes vêtements et tu mets ça. Donc donc c'était un survêtement. Sur le devant j'ai vu un signe moyen... y avait écrit Titanic. Rire crescendo à mesure que les plus lents rattrapent les premiers à avoir saisi la saveur du signe. A ces mots elle agrafe une mine de détermination c'était pas mon jour qui prolonge la vie du gag, en exploite le filon. Mais surtout : moyen. Titanic sur le survêtement : un signe moyen. Quand ils lui ont scié trois membres et brûlé le quatrième, il a trouvé ça moyen. La discrétion a sa figure attirée, et c'est l'euphémisme. Peu pour suggérer beaucoup (...) L'Histoire procède de l'hystérisation des signes, il lui faut ça pour se mettre en route (...). L'Histoire est emphatique, l'Histoire est pompière – et pyromane –, art pompier elle s'expose en des fresques plus vastes que le musée qui les accueille. L'euphémisme pousse la poussière sous le tapis, rapetisse le ridicule ou la peine de vivre pour le planquer dans un trou de souris. » (p. 37-38)
Le moment de grâce démocratique de la conférence de presse de Florence Aubenas n'est pas plus durable que ceux du concert des Rolling Stones à Hyde Park en 1969 ou du début de match de football de coupe d'Europe évoqué dans <i>Jouer juste</i> . Il est peut-être tout aussi	

<p>bancal, car on ne sait pas jusqu'à quel point les autres assistants à la conférence (les journalistes, les amis, les officiels...), ainsi que les téléspectateurs, les lecteurs ultérieurs de <i>Fin de l'histoire</i>... entrent eux-mêmes activement dans son dispositif hors norme. Il n'est pour autant pas tout à fait peuplé de la même manière que les autres, il n'a pas la même portée.</p>	
<p>A la fin de son discours fleuve sur la contre-histoire de la libération des femmes, le narrateur parle de ces pionnières qui :</p>	<p>« ont bien vu le danger de croire à la comédie qui se jouait au théâtre naphthaliné de l'Histoire. A terme elles deviendraient aussi cons que les hommes, c'était mathématique. Alors celles-là n'ont mis qu'un pied sur les planches. N'ont posé qu'une fesse sur les sièges à elle offerts. N'ont qu'à moitié philosophé, à moitié disserté, à moitié député, à moitié présidé les nations, à moitié Elysée. Elles ont pris une rêne de l'entreprise d'une main et se sont confectionné un collier de l'autre. Elles se sont enfoncées sur le continent de l'Histoire, mais en gardant un contact radio permanent avec leur base. C'était juste une escapade, elles ne s'attardèrent pas, le soir même elles étaient de retour avec des cadeaux pour leurs copines restées au poste : des pilules pour baiser autant qu'elles le voulaient, la possibilité miraculeuse d'avorter sans mourir, l'accès au moins principal à tous les métiers, la possibilité au moins juridique de se faire moins tripoter au bureau et moins taper dessus à la maison, enfin bref peu importe on connaît l'histoire, rien ne fut négligé de ce qui pouvait élargir le possible aux dimensions de leurs désirs. Tout pour leur gueule. Egoïstes, et elles firent bien. L'Histoire, il faut y piocher et en tirer le meilleur pour soi. S'en servir sans en être, l'investir par brèves intrusions sans y faire allégeance (...) Cette instrumentalisation bien comprise de l'Histoire s'appelle la politique. En marge de la scène Historique, dans le festival off de l'émancipation, les femmes font de la politique, c'est-à-dire aménagent leur vie pour la rendre plus vivante. » (p. 129-130)</p>
<p>Et c'est pourquoi, en revenant à Florence Aubenas, il peut se permettre de conclure joyeusement :</p>	<p>« Elle a dit ce qu'elle avait à faire, fait ce qu'elle avait à dire, là devant tout le monde, à l'attention de qui veut. S'ils n'ont pas vu, c'est qu'ils n'ont d'yeux que pour l'invisible – Histoire, dessous de, sens, profondeur. Rivés aux zones d'ombres, les pauvres, les vieux, les pauvres vieux, alors que pendant trois quarts d'heure un buste animé a porté à la lumière l'émancipation en cours ici et maintenant. Pendant quarante-cinq minutes elle a été la preuve vivante, complètement vivante, que du côté des gens, du côté des jours, des secondes, des choses, de l'atome, l'usine à vie tourne sans relâche. La preuve tangible, physique que, commencée depuis toujours, découragée souvent, entravée parfois, accélérée depuis quelques décennies avec de loin en loin un coup de main de l'Histoire laïcisée en politique, merci quand même la vieille, la preuve tangible et physique que la seule révolution possible, la permanente, la durable, la discrète, la douce et sûre, la quotidienne, la domestique, l'irrépressible pour toutes ces raisons, est en marche. Ce qu'elle a dit et fait le 14 juin 2005, entre 16 heures et 16 heures 45, est la preuve irréfutable qu'elles ont gagné. » (p. 135)</p>